—Eh bien, Emmeline, voici une autre remarque que j'ai faite : c'est toi maintenant qui n'est plus la même.

—Que veux-tu dire ?

—Qu'il y a en toi certaines choses qui me paraissent inexplicables. Tu es, à l'égard de mon frère, d'une froideur qui ressemble à du dédain.

—Mais cela n'est pas, tu te trompes ! s'écria la jeune fille.

Maximilienne secoua la tête.

—Non, je ne me trompe pas, répondit-elle ; j'observe et je vois. Je crois que tu évites, que tu fuis mon frère autant que cela t'est possible. Quand il t'adresse la parole, tu as l'air de ne pas avoir entendu. Plusieurs fois il a voulu t'offrir son bras pour la promenade et tu t'es empressée de prendre le bras de M. de Millerie ou d'un autre de ces messieurs. Tiens, pas plus tard qu'hier soir, dans le salon d'été, il a pris un siège à côté du tien, il désirait causer avec toi. Tu ne lui as pas laissé le temps de t'adresser la parole : tu t'es levée brusquement et tu es venue t'asseoir près de moi, sous le prétexte de me demander le nom d'une fleur que tu connais aussi bien que moi. Eugène est resté tout interdit, les yeux tristement fixés sur toi. Il n'a plus osé s'approcher de toi de la soirée. Je t'assure que, dans plusieurs circonstances déjà, tu lui a fait beaucoup de peine.

Emmeline tenait sa tête penchée sur sa poitrine.

—Voyons, continua Maximilienne, pourquoi es-tu ainsi avec mon frère ?

—Mais... mais... je ne sais pas, balbutia mademoiselle de Valcourt.

Ces mots furent prononcés si drôlement que Maximilienne ne put s'empêcher de rire.

—Veux-tu que je te dise ma pensée ? reprit-elle : eh bien, je crois que tu exerces une petite vengeance ; que tu veux faire sentir à Eugène qu'il n'a pas toujours été aimable avec toi. J'ai deviné, n'est-ce pas ?

—Je ne sais quoi te répondre, dit Emmeline, visiblement troublée ; je t'en prie, ne me questionne plus, sans le savoir tu me fais souffrir.

—Ma chère Emmeline, si je t'ai fait de la peine sans le vouloir, j'aurai, je l'espère, le pouvoir de te consoler. Parlons d'autre chose.

—Oui, parlons d'autre chose, répliqua vivement Emmeline, qui cherchait à se soustraire aux petites taquineries de son amie.

—Il faut que je te dise que j'ai fait un joli rêve.

Un sourire effleura les lèvres d'Emmeline.

—J'ai rêvé que tu étais ma sœur.

—Vraiment ?

—Oui, parce que tu venais de te marier et que tu avais épousé mon frère.

Une vive rougeur colora les joues de mademoiselle de Valcourt.

—Je n'ai pas besoin de te dire si j'étais heureuse, poursuivit Maximilienne. Quelle joie pour nous tous ! Il y a quelque temps que j'ai fait ce joli rêve, et depuis, chaque fois que j'y pense, je me dis qu'il se réalisera.

Eh bien, tu ne dis rien ? Maximilienne.

—Que veux-tu que je te dise à propos de ce rêve ?

—Est-ce que tu n'admet pas qu'il puisse devenir la réalité ?

—Lorsque M. Eugène voudra se marier, il trouvera facilement une fille d'un grand nom, beaucoup plus riche et plus jolie que moi.

—Oh ! oh ! voilà une bien grande modestie ! répondit Maximilienne. Mais comment te vois-tu donc, ma chère Emmeline ? eh bien moi, je te trouve plus charmante que toutes les autres, et j'en connais plusieurs parmi les plus jolies et les plus fières, qui sont jalouses de ta beauté, qui envient ta grâce et ta distinction. Quant à la richesse, nous n'avons pas à en parler. Tu jugerais mal mon frère si tu le croyais coupable de voir dans le mariage la question d'argent. Là-dessus, je connais son idée et je sais ce qu'il pense. Serait-elle pauvre, Eugène épousera la jeune fille qu'il aimera, qui aura su lui plaire par les qualités du cœur.

—Soit ; mais je ne suis pas, je ne puis pas être cette jeune fille-là, dit Emmeline d'une voix oppressée.

—Pourquoi ?

Emmeline ne trouva rien à répondre. D'un de ses bras Maximilienne entoura la taille svelte de son amie.

—Il y a une chose que tu ignores, sans doute, et que je vais t'apprendre, reprit-elle ; sache donc que ta mère et la mienne, M. l'amiral et mon père, désirent que tu épouses mon frère.

Emmeline tressaillit. Maximilienne continua :

—Il y a treize ou quatorze ans, paraît-il, — tu étais bien jeune alors, — que ton oncle et mon père, en causant de leurs projets d'avenir, vous ont fiancés.

Eh bien, Emmeline, que penses-tu de cela ?

—Je pense que ce n'est pas suffisant.

—C'est vrai, il faut quelque chose encore ; mais cela existe, Emmeline, ne vois-tu pas que depuis un instant je cherche à provoquer ta confiance pour t'amener à me faire un aven ? Tu es toute tremblante, tu tiens tes yeux baissés et c'est en vain que tu essayes

de me cacher ton trouble ; pourquoi es-tu ainsi ? Je ne te le demande pas, je le sais. Va, il m'a été facile de découvrir ton secret ; je lis dans ta pensée, je vois dans ton cœur. Chère Emmeline ! je suis dans le ravissement, car, j'en suis sûre, maintenant, tu aimes mon frère !

—Oh ! tais-toi ! s'écria Emmeline avec une sorte d'effroi.

—Ainsi, c'est bien vrai, dit Maximilienne en la serrant fortement contre elle, tu l'aimes ?

Emmeline eut un long soupir et laissa tomber sa tête sur l'épaule de son amie.

—Chère Emmeline, murmura mademoiselle de Coulange.

Elles restèrent un moment immobiles et silencieuses. La tête d'Emmeline se redressa lentement. Alors, regardant Maximilienne avec une expression intraduisible :

—Tu m'as tendu un piège, dit-elle, je me suis trahie et tu as surpris mon secret, que je croyais pouvoir te cacher. Eh bien, oui, c'est vrai, j'aime M. Eugène. Comment cela est-il arrivé ? Je n'en sais rien. C'est sans doute parce qu'il est ton frère... Tu vois ma confusion, Maximilienne : ah ! je t'en supplie, ne dis rien, que M. Eugène, surtout ne sache jamais... Maximilienne, promets-moi.....

—De ne rien dire à mon frère ?

—Oui.

Mademoiselle de Coulange eut un délicieux sourire.

—Eugène sait que je dois aujourd'hui te parler de lui, reprit-elle. Quand ce soir ou demain, il m'interrogera, il faudra bien que je lui réponde. Tu ne peux pas m'obliger à lui cacher la vérité, c'est-à-dire à mentir. Moins réservé que toi, Eugène m'a fait ses petites confidences, et il ne m'a point suppliée de te cacher qu'il t'aime.

—Maximilienne, que dis-tu ?

—Je dis que mon ami Emmeline de Valcourt sera bientôt ma sœur.

—Mais c'est donc vrai, Maximilienne, c'est donc vrai ?

—Oui, mon frère t'aime, il t'aime depuis longtemps.

—Il m'aime, il m'aime ! murmura-t-elle, les mains appuyées sur son cœur.

—Voyons, est-ce que tu ne t'en es pas aperçue ? demanda Maximilienne.

—Non.

—Oh ! comme ils ont de mauvais yeux, les amoureux ! fit mademoiselle de Coulange.

Emmeline jeta ses bras autour du cou de son amie, et, d'une voix vibrante d'émotion :

—Ah ! que je suis heureuse ! dit-elle.

—Et moi aussi, je suis bien heureuse, répondit Maximilienne.

—C'est égal, ajouta gaiement mademoiselle de Coulange, je ne savais pas que certains mots fussent si difficiles à prononcer et qu'on pût avoir tant de peine à faire deux heureux.

Les deux jeunes filles se disposaient à revenir sur leurs pas et à se rapprocher du château lorsque soudain un bruit de voix arriva à leurs oreilles.

Au bout d'un instant un bruit de pas retentit. Les jeunes filles regardaient, mais l'épaisseur du taillis les empêchait de voir. Cependant il leur était facile de juger que des hommes se rapprochaient peu à peu de l'endroit où elles se trouvaient.

—Je me demande quels sont ces hommes, dit Maximilienne.

—Probablement quelques-uns de nos chasseurs, répondit Emmeline.

—Ces messieurs ne viennent jamais de ce côté. Après tout, nous saurons bientôt quels sont ces promeneurs ; ils ne sont plus qu'à une faible distance et ils se dirigent vers nous. Attendons.

Au bout d'un instant, un groupe de cinq ou six hommes parut dans l'allée, à environ cinquante pas des jeunes filles.

Maximilienne eut un petit cri de surprise. Elle venait de reconnaître son père et son frère. Elle s'élança à leur rencontre. Emmeline la suivit.

Arrivé-près du groupe, qui s'avancait lentement, Maximilienne poussa un cri déchirant.

Son père était devant elle, pâle comme un mort, les vêtements en désordre, couvert de sang. Eugène et un de ses amis soutenaient le marquis et l'aidaient à marcher.

—Mon père, mon bon père, qu'avez-vous ? s'écria-t-elle.

—Rassure-toi, ma fille, ce n'est rien, répondit le marquis d'une voix faible.

—Ah ! vous ne pouvez pas me le cacher, vous êtes biessé !

—Oui, mais légèrement ; je te le répète, ce n'est rien, rassure-toi.

—Mon père, dit Eugène, voilà un banc, voulez-vous vous reposer ?

—Oui, un instant. Ensuite j'aurai assez de force pour aller jusqu'au château.

Eugène l'aida à s'asseoir sur le banc. Alors, Maximilienne se mit à genoux devant lui, et, le visage inondé de larmes, elle le regarda avec une tendresse inexprimable.

—Cher père, où êtes-vous blessé ? demanda la jeune fille.

—A l'épaule.